

Extrêmes climatiques, les crises s'enchaînent et acculent les agriculteurs



Didier Barbarit/Loire Atlantique/ octobre 2024

Chocs climatiques répétés : les agriculteurs sous pression

21 octobre 2024 - La France vient de connaître une des années (années glissantes) les plus humides et pluvieuses des dernières décennies, en particulier dans le nord du pays. La semaine du 9 octobre, la tempête Kirk a balayé la France avec des précipitations très importantes en un court laps de temps. Ces excès climatiques sont amplifiés par le changement climatique d'origine humaine. Ils interviennent dans un contexte difficile pour nombre d'agriculteurs français : la période des semis ou des récoltes pour certaines cultures. Cette pluviométrie hors norme s'ajoute à une succession d'autres événements climatiques : inondations au printemps, douceur anormale en hiver, sécheresse de 2022 et début 2023. **Ces crises se succèdent depuis plusieurs années et s'entretiennent les unes les autres, font baisser les rendements, augmentent les coûts, rendent l'adaptation de plus en plus difficile.**

En Vendée, dans l'Oise, dans le Loiret, frappée par les pluies, dans l'Aude encore aux prises avec la sécheresse, quelles conséquences concrètes ont ces événements à répétition sur les exploitations ? **Quelles solutions et pistes d'adaptation ? L'assurance récolte est-elle insuffisante pour répondre correctement à la crise climatique ?**

L'association Conséquences fait le point et fait témoigner quelques agriculteurs sur leur quotidien face au changement climatique et à l'accélération de ses impacts.

- Les chocs climatiques à répétition réduisent encore les maigres marges des exploitations et des agriculteurs, déjà mal rémunérés, et ne leur permettent pas de s'adapter au climat futur. Les agriculteurs se sentent seuls face à un risque systémique.
- Les précipitations extrêmes, comme lors de la tempête Kirk, sont amplifiés par le changement climatique d'origine humaine (+ 20% de pluies)
- Ces extrêmes climatiques humides, secs, chauds, et leur répétition sont un des facteurs qui rend le métier d'agriculteur de plus en plus difficile

l'assurance récolte telle qu'elle existe aujourd'hui ne répond pas à ces crises à répétition, favorise davantage les grandes exploitations ainsi que la monoculture

- Pour s'adapter à l'accélération du changement climatique à venir, la diversification, des sols plus vivants et recouverts sont parmi les solutions à privilégier.

Les agriculteurs ont conscience de l'emballement climatique en cours et sont parfois désespérés face à ses conséquences. Un sondage (Elabe- Véolia (1)) diffusé cet automne montre que :

- 67% des agriculteurs sont aujourd'hui certains que les dégâts et la perte de rendement provoqués par le dérèglement climatique et les pollutions vont être plus importants que les investissements nécessaires pour faire la transition écologique dans l'agriculture
- 78% des agriculteurs vivent difficilement de leur métier, et se retrouvent donc pris en étau entre l'impératif à agir, et le maintien ou l'amélioration de la rentabilité de leur exploitation.

Des aides de crises en constante augmentation
Un rapport de l'institut de recherche I4CE (Institut de l'économie pour le climat) montrait début 2024 que les dépenses publiques d'aide de crise agricole (pré réforme de l'assurance récolte) ont bondi sur les dix dernières années pour atteindre un sommet en 2022. (2) Les aléas climatiques jouent un rôle important notamment sur les années 2020, 2021, 2022.



un des champs de Didier Barbarit (Loire-Atlantique) inondé en pleine période de semis du lupin

Tempête Kirk : 20% de pluies en plus à cause du changement climatique

Ces extrêmes climatiques, trop secs ou trop humides, ont un impact très concret sur l'agriculture française et de nombreuses exploitations agricoles.

A ce titre, l'ampleur des conséquences de la tempête Kirk et son trop plein de pluies et d'humidité notamment la semaine du 7 octobre sont à mettre en partie au compte du changement climatique. L'organisation scientifique Climametter a publié une « étude d'attribution » (3), qui démontre comment le changement climatique d'origine humaine a augmenté de 20% la quantité de pluies apportées par le phénomène. En quelques heures, le mercredi 9 octobre, ce sont 90mm d'eau qui sont tombés près de Nantes. Climametter a comparé les dépressions similaires observées sur les 40 dernières années pour calculer comment l'influence du changement climatique a amplifié la quantité de pluie qui s'est abattue sur la France avec cet épisode.

De la même manière, une partie des événements climatiques pluvieux des mois passés et surtout le niveau très élevé des précipitations sont toujours en partie dûs au changement climatique. La température de la mer Méditerranée ou de l'Océan Atlantique, bien au-dessus de la normale, évapore davantage. Comme le souligne le dernier rapport du GIEC (2022)(4), pour chaque degré Celsius en plus, on observera 7 % d'évaporation supplémentaires dans les mers et océans, ce qui se traduit par une augmentation de l'eau précipitable sur les terres émergées.

1- <https://www.veolia.fr/medias/actualites/sondage-veolia-elabe-monde-agricole-pret-transition-ecologique-quete-solutions>

2- https://www.i4ce.org/wp-content/uploads/2024/02/Estimation-des-depenses-publiques-liees-aux-crisis-agricoles-en-France-entre-2013-et-2022_V1.pdf

3- <https://www.climameter.org/20241009-storm-kirk>

4 - https://www.ipcc.ch/report/ar6/wg1/downloads/report/IPCC_AR6_WG1_SPM_French.pdf



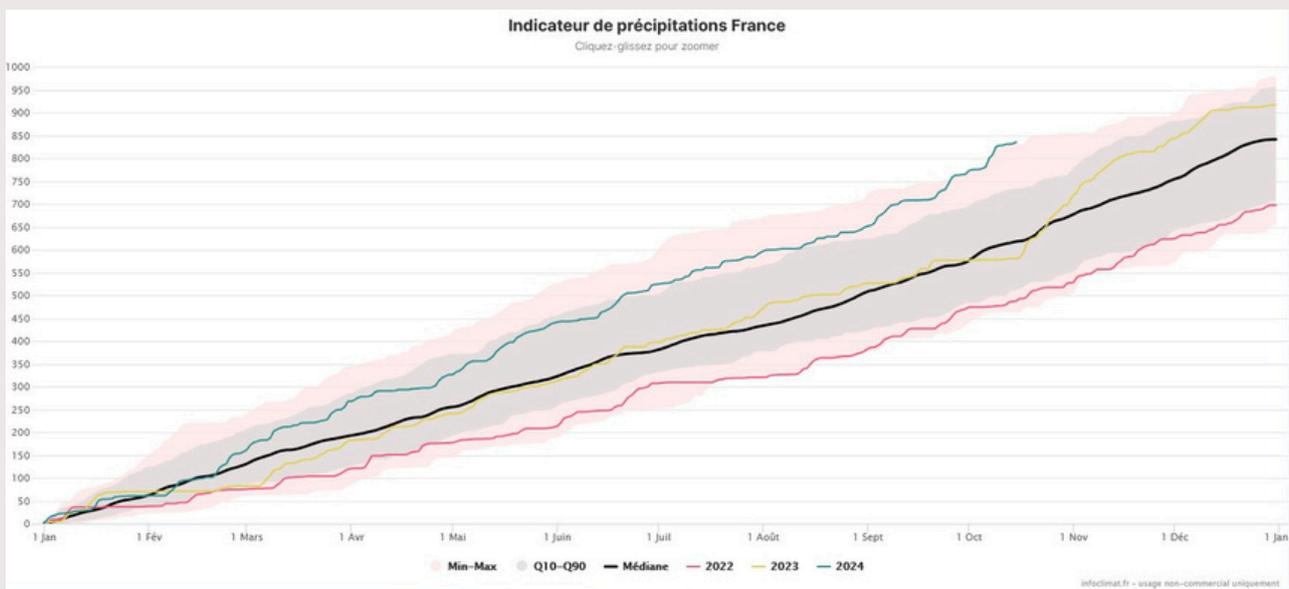
L'agroclimatologue Serge Zaka revient sur les phénomènes pluviométriques récents :

« On sait que les changements climatiques ne provoquent pas les précipitations ou l'excès de précipitation mais qu'ils accentuent les phénomènes et renforcent les extrêmes climatiques. Or, ces excès de précipitation sur des sols saturés provoquent de gros problèmes d'accès aux champs, donc très problématiques pour les semis de culture d'hiver comme c'est le cas en ce moment. »

Oise, Loire-Atlantique, Loiret : danger sur les semis et les récoltes d'été après une année difficile

L'association Conséquences a rencontré des agriculteurs qui racontent leurs difficultés pour les semis, les récoltes, après un printemps déjà compliqué pour l'accès aux champs, les semis, les récoltes, les maladies fongiques notamment.

L'association a cherché grâce à l'outil d'évaluation climatique infoclimat.fr (5) à comparer l'année pluviométrique 2024 avec les années précédentes, en Vendée, dans l'Oise, dans le Loiret. Les niveaux de cumuls pluviométriques montrent un visage du changement climatique, un long extrême sec qui enchaîne avec un long extrême humide et pluvieux et donc un enchaînement de situations paroxystiques qui rendent l'adaptation difficile. A l'échelle, l'extrême sec et l'extrême humide apparaissent très clairement quand on compare à l'échelle nationale les courbes de 2022 et de 2023.



L'outil en ligne infoclimat.fr permet de visualiser les cumuls de pluies comparées entre différentes années, par rapport à une médiane du climat passé (1997 -2020). Les trois dernières années ont vu la France enchaîner plus d'un an et demi de sécheresse puis des précipitations au-dessus de la norme depuis le début de l'année.

Serge Zaka explique « Comme au printemps dernier pour les cultures d'été, l'excès de pluies est très mauvais pour les semis des cultures d'hiver (blé, orge, colza d'hiver) car cela complique l'accès aux champs. Avant de pouvoir semer en toute quiétude, il faut attendre au moins une semaine sans pluies. Les agriculteurs ont l'habitude de jongler avec les contraintes. Ils ont à leur disposition différentes variétés, qui peuvent être semées plus tard, voire peuvent changer de cultures, mais cette adaptation se fait souvent au prix d'une baisse de rendement, car les semis prévus initialement étaient optimisés. »



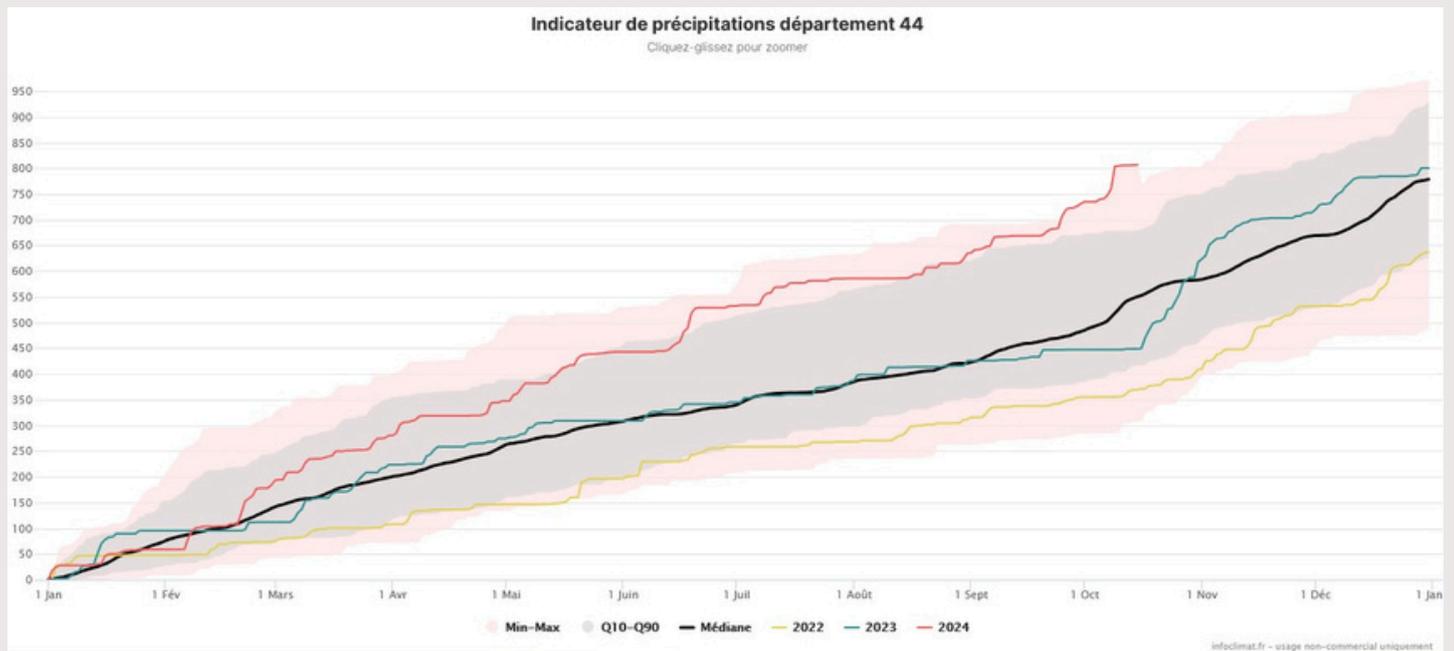
Dans le Loiret, Olivier Chaloché cultive 220 hectares en grandes cultures, blé, orge, pois, féveroles, etc. en agriculture biologique à Cortrat dont une partie en jachère et une autre en « grandes cultures » avec 15 cultures différentes.

« La capacité à gérer les trop plein ou le trop peu d'eau dépend beaucoup de la nature des sols. Sur mon exploitation, j'ai de la chance car je suis sur un sol argilo-calcaire drainant. Ceci dit, c'est vraiment très compliqué depuis un an avec les précipitations très abondantes que nous connaissons depuis le 15 octobre 2023. ce qui compte ce n'est pas uniquement le cumul, ce sont surtout des périodes très courtes avec des précipitations très intenses. Ça détrempe les sols, ça ruisselle, ça inonde, ça rend les champs inaccessibles pendant des jours. C'est une catastrophe quand cela a lieu, comme en 2024 au printemps ou à l'automne, période des semis ou des récoltes. Je n'ai jamais connu une année comme ça avec 30 ans de recul. Depuis un an, malgré un sol plutôt drainant, j'ai vu ma culture d'oignons, sur 13 hectares, complètement détruite par le mildiou. Mes cultures de pois d'hiver ont pourri. Concernant l'orge de brasserie, on récolte en moyenne 4 tonnes par an. Cette année, la récolte sera de deux tonnes. Les grains sont trop petits ou bien ont pourri. »

En Loire-Atlantique, Didier Barbarit cultive 160 hectares en grandes cultures (blé, tournesol, épeautre, lupin, colza, lin, luzerne, etc.) avec 15 cultures différentes à la ferme de Nepri près de Vieilleville (Vendée).

« Les semis sont aussi très compliqués : nous avons prévu 15 hectares de lupin à semer autour du 15 octobre... je ne peux absolument pas semer donc je vais abandonner le lupin pour cette année. Au printemps dernier, déjà, les sols étaient détrempés, on n'a pas pu intervenir de fin avril à début mai. On a été obligé de tout décaler et ce décalage de semis nous amène dans une période défavorable pour la maturité des cultures car le jour et la température diminuent fortement... Au niveau des maladies, c'est la même chose : on a eu 12 hectares de lupin détruit au printemps par l'anthracnose, un champignon qui prospère avec l'humidité. »





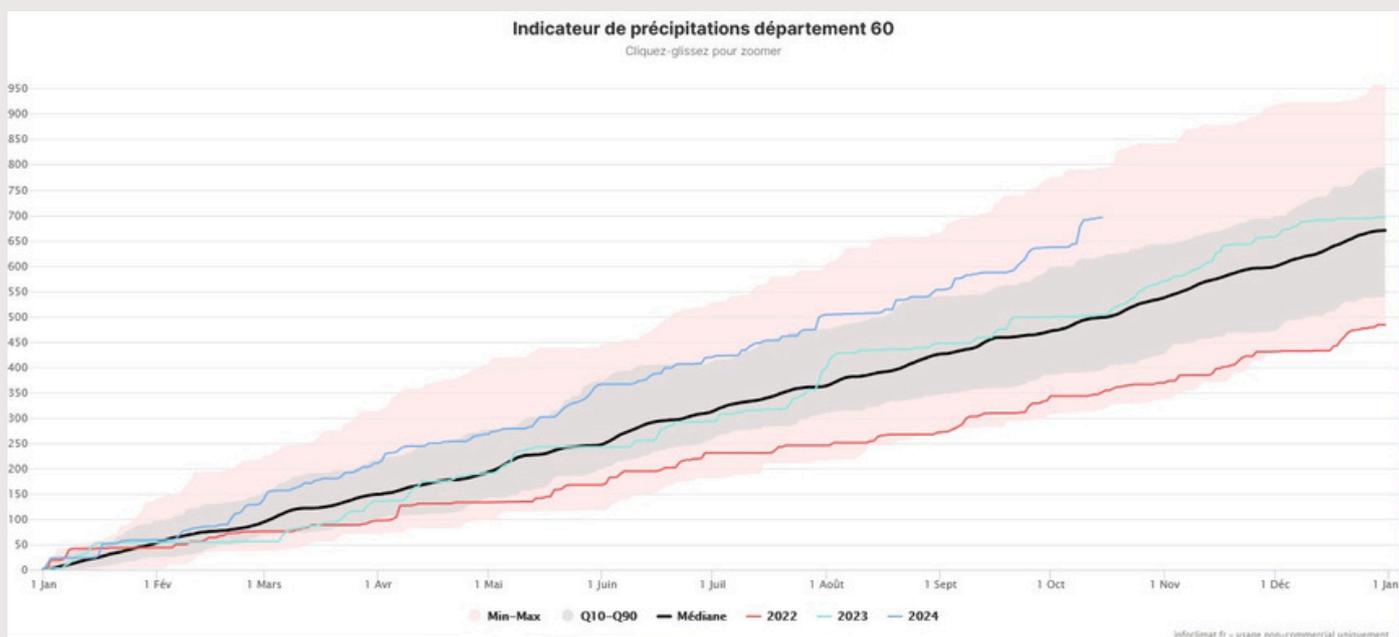
L'outil en ligne infoclimat.fr permet de visualiser les cumuls de pluies comparées entre différentes années, par rapport à une médiane du climat passé (1997 -2020). Les trois dernières années ont vu la Loire-Atlantique enchaîner plus d'un an et demi de sécheresse puis des précipitations au-dessus de la norme depuis le début de l'année.

Dans l'Oise, Guy Vanlerberghe est agriculteur à Rosières en Valois. Il cultive avec son fils 200 hectares, dont 80 hectares de pommes à jus, 90 hectares de maïs, luzerne, blé, épeautre, orge. Par ailleurs, Guy est également expert en assurance agricole.

« En mai, en juin, il pleuvait tout le temps, c'était très difficile de trouver une « fenêtre de tir » pour semer... alors qu'on avait connu des printemps très secs les années précédentes. Pour les cultures d'été, les maïs peuvent encore être bons cet automne mais pour les tournesols c'est très compliqué, ils sont alourdis par la pluie et cassent sous leur poids. »



Illustration/ pixabay



L'outil en ligne infoclimat.fr permet de visualiser les cumuls de pluies comparées entre différentes années, par rapport à une médiane du climat passé (1997 -2020). Les trois dernières années ont vu l'Oise enchaîner plus d'un an et demi de sécheresse puis des précipitations au-dessus de la norme depuis la fin de l'année 2023.

Serge Zaka poursuit : « Du côté des récoltes de cultures d'été, comme le maïs ou le tournesol, la pluviométrie des dernières semaines ajoutée à celle de l'évènement climatique KIRK est délétère : manque de soleil et donc de chaleur et sol malléable.»

Didier Barbarit (Loire-Atlantique) : « Actuellement, on a des récoltes prévues mais on ne peut pas : il y a eu une quantité d'eau incroyable qui est tombée en très peu de temps au moment de la tempête Kirk et ça sur des sols gorgés d'eau. Tout se cumule : nous ne pouvons pas accéder aux champs avec nos machines, les cultures ne sont pas à maturité. On va voir au fur et à mesure... Pour récolter, ou pour semer, on ne peut pas attendre les conditions optimales, il faut qu'on trouve la fenêtre de tir. Mais je n'avais jamais connu de telles conditions qui empêchent de récolter jusque-là... »

La question des maladies ou des parasites après un an de pluies

Autre conséquence du changement climatique, les niveaux de température d'hiver, outre le fait qu'elles favorisent le risque de floraison précoce pour certaines cultures (on pense à l'arboriculture) et donc de destruction par le gel, favorise la survie de certains pathogènes qui, de plus, aiment particulièrement l'humidité.

Serge Zaka explique : « ni durant l'hiver ni au début du printemps, le gel n'a été suffisant pour éradiquer certaines maladies, surtout certains champignons qui se sont développés dès le printemps. Il faut évidemment ajouter aux conditions très humides la douceur hors norme liée à une moyenne des températures en perpétuelle augmentation (malgré quelques rares périodes sous les normes). Par exemple, cette année, la rouille brune, qui affecte les grandes cultures d'hiver, blé, orge, seigle, a survécu à un hiver beaucoup trop doux. »

Didier Barbarit (Loire-Atlantique) : « Au niveau des maladies, on a eu 12 hectares de lupin détruits au printemps par le botrytis, un champignon qui prospère avec l'humidité. »

Cumul et enchaînement des crises : baisse des rendements et des maigres marges

En plus d'un contexte de marché difficile, de marges de moins en moins importantes, les agriculteurs doivent donc faire face à des crises et aléas qui se succèdent, dont les conséquences s'alimentent. Des années de sécheresse et des pics de chaleurs dévastateurs, des hivers trop doux, qui favorisent les pathogènes et vulnérabilisent les cultures face au gel de début de printemps, une pluviométrie trop importante, voire des épisodes de pluies violentes qui inondent parfois durablement les champs, empêchent de semer, voire de récolter de manière optimale.



un des champs de Didier Barbarit (Loire-Atlantique) inondé en pleine période de semis du lupin

Guy Vanlerberghe (Oise) : « En fait, sur une région donnée, voire sur une exploitation, il n'y a pas une culture qui soit épargnée par les crises climatiques, trop de pluie au printemps, douceur hivernale avec risque de gel, pics de chaleurs, printemps trop pluvieux, risque d'un été trop sec... et ça se répète de manière accélérée. Avant, une bonne année pouvait venir compenser une mauvaise mais aujourd'hui cela est de moins en moins vrai. »

Didier Barbarit (Loire-Atlantique) : « On sortait pour les années précédentes de périodes très sèches et très défavorables également pour le tournesol, les grains ne se remplissaient pas ou étaient trop peu nombreux, une partie des cultures d'été brûlait au soleil... économiquement, l'été 2022 était vraiment mauvais. On enchaîne les petites ou moyennes crises mais on ne sait plus ce qu'est une saison « normale ». On est engagé dans ce changement climatique, on va le subir... Pour moi, la meilleure façon de se protéger, c'est la diversification. »

Olivier Chaloché (Loiret) : « On sait gérer les crises, quand on est agriculteur. C'est notre métier de faire avec le climat. Mais là, c'est tout le temps... On a une accélération trop forte : trop chaud, trop pluvieux, trop sec. L'enchaînement des crises fragilise les exploitations et ne laisse pas de marge pour récupérer. On a l'impression d'avoir la tête sous l'eau en permanence. Sur les 10 dernières années, on est complètement sortis des moyennes qu'on connaissait avant. Psychologiquement, c'est vraiment très dur à vivre : avant l'été, on craint la sécheresse, le coup de chaud qui peut détruire les cultures, et au printemps ou à l'automne, les pluies violentes, les inondations au mauvais moment. L'agriculture qu'on pratique aujourd'hui est basée sur une optimisation maximale des rendements. La meilleure semence au meilleur moment. Et ce système n'est même pas très rémunérateur. Alors quand les crises se répètent, les rendements baissent, les marges s'effondrent. »



Un des champs inondés de Guy Vanderberghe (Oise) destiné à une culture de blé d'hiver

L'assurance récolte ne répond pas efficacement à la crise climatique



Le cumul et l'enchaînement des aléas ponctuels forment une crise systémique, la crise climatique qui a des conséquences systémiques sur l'agriculture et de nombreuses exploitations. Le système d'assurance récolte est fait de telle sorte qu'il semble ne pas répondre efficacement aux crises à répétition.

Guy Vanlerberghe : « Dans le cadre de mon travail d'expert en assurance, je traite de nombreux dossiers de demande mais je vois de nombreux agriculteurs mal assurés. On prend en compte les rendements des 5 années précédentes, or nos rendements baissent d'année en année. Et il faut 25% de perte de rendement sur une récolte pour espérer être indemnisé. Si la perte est inférieure il n'y a aucune indemnisation. La question qui se pose, doit-on s'assurer ? »

Didier Barbarit (Loire-Atlantique) : « L'assurance récolte aujourd'hui ne répond plus à l'enjeu avec des crises climatiques qui s'enchaînent. Plus on sollicite la prise en charge des pertes de rendement par l'assurance, plus les rendements de référence diminuent. Cela peut protéger les systèmes de "monoculture intensive" mais ça n'apporte pas de sécurité supplémentaire aux systèmes diversifiés d'autant plus que ces assurances ne couvrent pas toutes les espèces ni les associations d'espèces différentes qui sont plus robustes. »

Olivier Chaloché (Loiret) : « Mécaniquement, le système actuel d'assurance récolte favorise les très grandes exploitations et la monoculture. L'assurance ne prend pas en compte certaines cultures et certaines maladies. C'est bien la raison pour laquelle de nombreux agriculteurs ne s'assurent pas. »

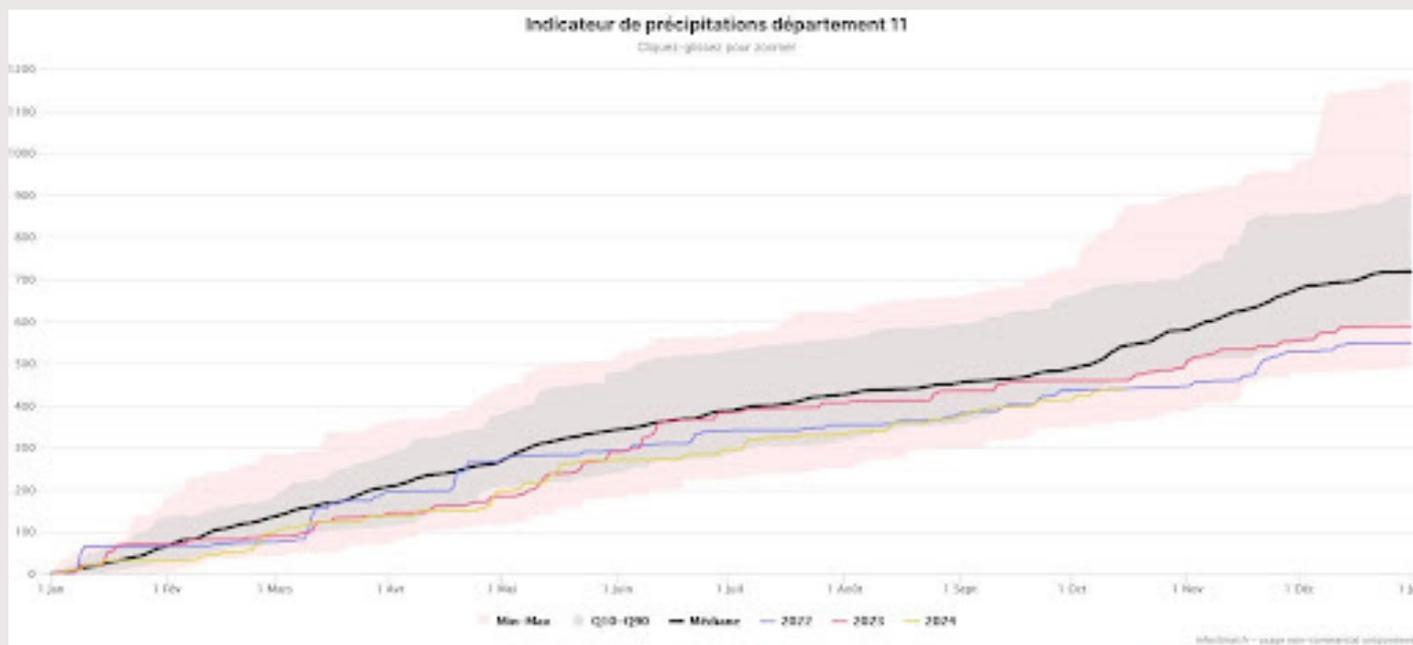
Inondations partout, sécheresse en Occitanie

Karine et Nicolas Beauregard cultivent 23 hectares de vigne en bio dans l'Aude.

Contrairement au reste du pays, l'Occitanie et notamment l'Aude sont confrontés à une sécheresse qui ne veut pas s'arrêter, depuis 3 années. Karine Beauregard raconte les différents aléas climatiques qui l'ont marquée ces dernières années.

« Le gel que nous avons eu en 2017, c'était un des premiers grands chocs. Nous avons déjà connu un gel en 1998, mais c'était ponctuel et beaucoup moins intense. Cette année on a eu à peine 350 mm de pluie, alors qu'on est censé en avoir 550 par an. On doit sans cesse ajuster notre travail. Il est impossible de compenser un manque d'eau aussi important. Même avec tous nos efforts pour maintenir un sol vivant, il y a des limites. La biodiversité des sols nous aide à retenir l'humidité, mais avec des pluviométries aussi faibles, cela ne suffit pas. Il nous manque en moyenne 200 mm d'eau chaque année, et ça, c'est quelque chose que nous ne pouvons pas corriger. Nous avons réfléchi à l'irrigation, mais pour l'instant, on préfère ne pas y recourir. On se demande à qui on prendrait cette eau. Il y a un cycle naturel à respecter, et même si on la prend au Rhône, est-ce vraiment la solution ? Il faut peser les risques, c'est toujours un dilemme.

La situation en Occitanie montre aussi un autre visage du changement climatique d'origine humaine : les extrêmes climatiques le sont aussi dans les contrastes territoriaux, comme le montre la différence de traitement entre des départements comme l'Aude ou les Pyrénées Orientales .»



L'outil en ligne infoclimat.fr permet de visualiser les cumuls de pluies comparées entre différentes années, par rapport à une médiane du climat passé (1997 -2020). Les trois dernières années ont vu l'Aude enchaîner trois ans de sécheresse puis des précipitations au-dessus de la norme depuis la fin de l'année 2023.

Des pistes d'adaptation et de solution

Face au trop plein d'eau : la coûteuse solution du séchage des récoltes

Évidemment des solutions dites réparatives existent même face à des récoltes trop humides et en danger, comme le séchage. Mais cette solution coûte cher, demande de l'énergie, n'est pas sûr à 100% et demande ou bien des investissements importants pour être fait sur l'exploitation ou bien des coûts importants si c'est fait par un prestataire.

Guy Vanlerberghe (Oise) : « ça coince de partout. Sécher face aux trop plein d'eau et irriguer en cas de sécheresse, les coûts explosent. Les marges fondent. On voit des baisses de rendement dans toutes les cultures. Dans l'Oise, on avait eu une très mauvaise année avec un printemps pourri en 2016. On peut mettre des années à s'en remettre et nous avons recommencé cette année 2024. »

« On va tenter de s'adapter au changement climatique mais comment et à quel prix ? Mécaniser, investir, s'agrandir pour aller récupérer les marges perdues ? Ce n'est sans doute pas la solution mais c'est ce vers quoi nombre d'exploitants vont vouloir aller. »

Didier Barbarit (Vendée) : Cela va avoir un impact à coup sûr : chez les uns ou chez les autres, certaines récoltes ne vont pas pouvoir se faire (Tournesol, Sarrasin...), les grains que l'on va récolter ne seront pas secs, donc nous allons devoir sécher, avec des coûts supplémentaires. On a plusieurs options pour le séchage : on s'en occupe nous-même avec des canons à air chaud et de la ventilation pour des petits volumes, ou alors il faut trouver des prestataires capables de gérer nos lots sans mélange pour la traçabilité de notre grain valorisé en circuit court... Pour les débouchés en circuit long, on livre une marchandise qui n'est pas aux normes ce qui dégrade encore plus le prix d'achat... Par exemple, pour le tournesol, la norme est de 9% de taux d'humidité (si le grain n'est pas séché, il ne se conserve pas) et mes graines sont à 20% d'humidité...»

Le drainage en question : comment s'adapter au trop sec et au trop humide ?

Face aux inondations à répétition, on pourrait être tenté de mettre en place davantage de fossés, de canaux de drainage pour favoriser l'évacuation rapide des quantités d'eau qui s'abattent sur les champs notamment en grandes cultures. Mais ce n'est pas sans poser d'autres questions, notamment face au risque accrue de sécheresse ou encore au risque d'inonder d'autres territoires.

Serge Zaka : Le drainage ne peut plus être une solution, car il faut aussi se préparer à d'éventuelles sécheresses et cycles très secs. C'est compliqué pour un agriculteur d'investir financièrement, technologiquement en même temps contre le manque d'eau et aussi contre son excès. Une agriculture respectueuse des sols, avec beaucoup d'apport en matière organique, le retour ou le maintien d'un couvert végétal, de haies, permet de faire tampon avec les excès d'eau mais aussi de garder l'eau quand elle manquera.

Si ça arrivait de manière ponctuelle, mais les aléas climatiques se multiplient et s'enchaînent à un rythme qui laisse peu de répit aux agriculteurs, ce qui fragilise à chaque fois plus leur activité et leur exploitation."

Guy Venlerberghe (Oise) : « On doit s'adapter au trop sec, et au trop humide. C'est quand même très compliqué. Par exemple, on doit mettre en place du drainage, mais le risque est de provoquer des inondations en contrebas, sur les routes, les infrastructures, les villages... »

Olivier Chaloché (Loiret) : La meilleure façon de s'adapter, c'est la diversification et la rotation : avec mes 15 cultures, je réussis quand même à compenser les pertes. On est en réflexion permanente sur nos assolements, c'est notre métier, mais on doit maintenant gérer avec une imprévisibilité climatique permanente. On nous dit de changer de cultures : mais ça ne se fait pas en un claquement de doigt. Ça nécessite une nouvelle expertise, de l'expérimentation, des filières. Pour s'adapter au changement climatique, on a besoin de marges de manœuvre qu'on n'a plus du tout aujourd'hui. Nous sommes seuls, mal rémunérés. Il faut aller chercher les marges de manœuvre dans les filières économiques. Sinon, on n'y arrivera pas.

Privilégier la diversification et bien traiter les sols

En fait, face aux menaces climatiques et leurs conséquences variés qui peuvent peser en alternance sur les exploitations, une option et une solution d'avenir paraît être la diversification afin de permettre de toujours avoir une parade face à des pertes liés à un épisode de sécheresse, un pathogène, un gel tardif. Reste évidemment la question de la marge à dégager pour se dégager un revenu.

Idem, pour s'adapter au trop plein d'eau, comme aux pics de chaleurs et aux sécheresses, la seule solution reste d'enrichir le sol, de ré enherber les cultures, de replanter des haies toutes méthodes qui permettent à l'eau de pénétrer davantage les sols quand elle est en excès et de la garder, la maintenir sur place quand elle manque.



Illustration/ pixabay

Le risque climatique est beaucoup plus que la somme des crises ponctuelles et individuelles

L'enchaînement de crises climatiques de "moyenne intensité" ou d'extrêmes climatiques destructeurs semble être devenu une nouvelle norme à laquelle les agriculteurs français doivent s'accommoder. Comme les récents rapports du GIEC l'expliquaient, le changement climatique d'origine humaine augmente la récurrence de certains événements extrêmes et amplifie l'intensité d'événements autrefois dits normaux.

Pour l'agriculture, pour une filière, un département, une région, voire une exploitation, les aléas peuvent s'enchaîner, à un rythme beaucoup plus rapide qu'avant, où une ou plusieurs années calmes ou tempérées pouvait compenser les pertes d'années difficiles.

Mais le changement climatique et ses conséquences sont tels que les impacts et les risques composites, en cascade, se succèdent, s'additionnent et s'alimentent les uns les autres. Des pluies intenses et des inondations succédant à des sécheresses intenses provoquent du ruissellement, des risques de glissements de terrain, ou à minima appauvrissent les sols en les lessivant de leurs nutriments. Les vagues de chaleur se superposant à une période de sécheresse finissent de faire baisser les rendements par exemple pour les céréales. La douceur hivernale et le risque de gel printanier sont de plus en plus présents mettant en péril les cultures. Les inondations retardent l'accès aux champs, ce qui expose les cultures à d'autres intempéries et maladies, réduisant encore les rendements et limitant la capacité d'investissement dans l'adaptation. **Ces cycles répétés empêchent les agriculteurs de se préparer aux prochains impacts climatiques, créant un cercle vicieux difficile à briser.**

A l'échelle d'une exploitation agricole, le risque climatique n'est pas la somme des aléas ou risques pris individuellement mais bien davantage : pour chaque année et à chaque crise, l'agriculteur rogne sur ces marges, tente de s'adapter, mais l'accumulation et les combinaisons d'aléas et leurs conséquences en cascades, les rétroactions, affaiblissent le système, rendent de plus en plus imprévisible le métier d'exploitant agricole. Et pour l'heure, mettre en place une stratégie d'adaptation à même de faire face au climat du futur, nécessite des moyens, du temps et de l'énergie que certains agriculteurs n'ont pas toujours.



www.consequences-france.org

Contact presse :

Sylvain Trottier

+33 6 73 52 84 58

sylvain.trottier@consequences-france.org

Romina Sanfourche

+33 7 66 47 65 31

romina.sanfourche@consequences-france.org